

nier, que j'avais déjà vu, rempli de vieux parchemins, mais le précieux panier était introuvable. J'en étais là lorsque le 4 mai 1859, l'économiste du couvent m'invita à entrer dans sa cellule. Naturellement je parlai de l'objet de mes préoccupations, c'est-à-dire, des vieux manuscrits. Alors l'économiste me dit qu'il possède une Bible manuscrite, et il me présente précisément les vieux parchemins que j'avais vus naguère dans la précieuse corbeille, et que j'avais eu le tort de négliger. J'y jette un coup-d'œil rapide, et j'y découvre confusément le commencement et la fin des Évangiles ainsi que l'Épître de Barnabé, et aussitôt j'emporte chez moi ce trésor. Enfermé seul dans ma chambre, je m'abandonnai alors à tous les transports de la joie. Je n'en pouvais douter : grâce à Dieu, j'avais entre les mains un inestimable trésor !... J'examinai avec soin ce que renfermaient ces pages : il y en avait 346 d'un très-grand format. Outre 22 livres de l'Ancien Testament presque tous complets, c'était le Nouveau Testament tout entier, sans aucune lacune, puis l'Épître de Barnabé et le premier livre du Pasteur d'Hermas, ouvrages qui n'ont jamais été comptés, il est vrai, au nombre des livres inspirés, mais qui sont fort anciens et d'une grande importance au double point de vue de la doctrine et de l'histoire ecclésiastique."

Ensuite, grâce à la toute puissante protection du Czar de la sainte et orthodoxe Russie, Tischendorf obtint la permission de transporter le manuscrit d'abord au Caire, puis à St. Petersburg, où il le copia, et où il est resté. Plus tard il en publia deux éditions : l'une fac-simile à quatre colonnes en plusieurs volumes in-folio ; l'autre plus modeste mais non moins exacte, reproduisant aussi les colonnes ou divisions du manuscrit, mais avec des caractères ordinaires. C'est un beau volume grand in-4o dont voici le titre : "*Novum Testamentum Sinaiticum sive Novum Testamentum cum Epistola Barnabæ et fragmentis Pastoris ex Codice Sinaitico.*" A la fin du volume on a ajouté une page fac-simile du manuscrit. C'est là l'édition que possède la bibliothèque.

Dans sa savante préface, Tischendorf discute longuement l'antiquité et la date précise du codex. Il fait valoir de nombreux arguments pour établir qu'il remonte au moins au 4^eme siècle. Il en appelle d'abord à la forme des lettres, et à l'écriture. Ce sont des lettres onciales, et l'on sait que c'est là une forme très-ancienne, que l'on retrouve sur les rouleaux conservés sous les ruines d'Herculanum. Mais ce n'est pas tout ; comme le Codex Vaticanus, le Codex Sinaiticus forme, non pas un rouleau, volumen, mais une espèce de livre, dont

chaque page contient quatre colonnes, de sorte que, dit l'éditeur, "*expanso libro, octo columnas uno intuitu complectamur.*" Or les habiles s'accordent à dire que cette forme singulière de codex indique d'une manière à peu près certaine l'époque de transition des rouleaux aux livres. Tischendorf en appelle encore à plusieurs autres arguments, entre autres à l'ordre suivant lequel sont placés les livres du Nouveau Testament ; ainsi les Actes des Apôtres ne viennent qu'après les Épîtres, contrairement à ce qui se voit dans les éditions modernes, mais en toute conformité avec les plus anciennes versions orientales. De ces arguments et de plusieurs autres semblables, Tischendorf veut conclure que le Codex Sinaiticus est le plus ancien de tous les manuscrits connus du Nouveau Testament. Quoiqu'il en soit de cette assertion, que les juges les plus compétents ne paraissent pas disposés à lui accorder, ce précieux manuscrit a un mérite incontestable, c'est qu'il renferme le Nouveau Testament tout entier, sans la moindre lacune, depuis la génération de Jésus-Christ, qui ouvre si magistralement l'Évangile de St. Matthieu, jusqu'au dernier et solennel *αὐτῶν*, qui termine le dernier chapitre de l'Apocalypse et ferme le Nouveau Testament.

L'Abaille.

"*Forzan et hæc olim meminisse juvabit.*"

QUÉBEC, 3 JANVIER 1878.

Aux Abonnés.

Depuis une semaine, tout a revêtu un air de fête. La foule s'écoule joyeuse dans les rues de la ville ; les enfants sous l'influence de ce mot magique du jour de l'an, font les rêves les plus extravagants et traduisent leur enthousiasme par des cris de joie ; les annonces, les enseignes enluminées, les banderolles, enfin la réclame avec toutes ses ruses, a transformé les magasins qui étalent ces mille riens dont l'enfance est si avide. Les longues files de voitures s'arrêtent devant les vitrines éblouissantes, les chevaux piaffent en faisant carillonner leurs clochettes, tandis que à l'intérieur s'opère la grande chose, l'achat des étrennes.

Quant au riche, son embarras n'est pas grand, il n'a que celui du choix ; mais le pauvre est là lui aussi, car lui aussi il veut que ses enfants aient leurs étrennes. Il se tient modestement à l'écart avec son épouse sans oser conclure ; il y a là quelque chose qui irait si bien à sa petite fille ; il lui semble à ce pauvre père, qu'elle serait si belle avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs, la

tête emprisonnée dans cette petite capuche de laine bleue. Mais trente sous c'est si cher ! avec cela on peut dîner plusieurs jours. Alors commence entre le pauvre couple un petit drame tout plein de tristesse ; on compte la petite fortune, on calcule, on suppute, et les yeux se reportent du comptoir au misérable gousset. Enfin un dernier regard de la mère a tout décidé ; n'est-ce pas son droit à elle, de se sacrifier ? elle fera sa part de pain plus petite, elle passera deux ou trois nuits de plus courbée sur son aiguille, et comblera ainsi le vide que creuse leur effrayante prodigalité. Enfin quelques pièces tombent sur le comptoir et le pauvre sort heureux avec son petit trésor.

Ainsi, c'est entendu ; tout le monde aura ses étrennes le jour de l'an, et tout le monde en donnera. Quant à nous rédacteurs de cette feuille, pour la première fois peut-être nous sentons l'ambition nous gagner ; nous voudrions aujourd'hui tous être ministres, sénateurs, de ces omnipotents des affaires politiques, afin de pouvoir disposer de nos sinécures les plus lucratives en faveur de ceux qui ont le bon goût de lire *l'Abaille*, et le bon esprit de s'y abonner.

Mais au ministère comme le petit nombre des élus est désolant, nous nous bornerons à dire avec l'apôtre : "Je n'ai point d'or, mais ce que j'ai je vous le donne." Ce que nous avons nous vous le donnons aussi, et *l'Abaille* vous offre ses plus ardents souhaits de prospérité. Quant à nos supérieurs nous ne pouvons que former des vœux pour leur bonheur : nous désirons que leur route ici-bas soit bien, bien longue, qu'ils aient toujours de la verdure aux bords du chemin pour égayer leur vue, toujours du feuillage sur leur tête pour les préserver des ardeurs du soleil, toujours une eau pure pour se désaltérer.

Pour nos pères et nos mères nous désirons avec le poète que la cage ne soit jamais sans oiseau, le cœur sans caresse, le jardin sans fleurs ; nous désirons qu'autour d'eux bourdonne sans cesse le joyeux essaim de l'enfance, et qu'il y ait toujours des lèvres roses, des fronts purs, et de petites têtes blondes pour appeler le sourire au milieu des larmes du sacrifice.

Aux compagnons de collège qui nous ont devancés dans le monde de quelques années, nous souhaitons que la pauvre barque ne soit pas trop battue des vents, mais que prenant la foi pour étoile elle suive toujours le droit chemin, comme les navigateurs des tropiques qui règlent leur course en observant la constellation appelée "croix du sud."

A nos confrères nous souhaitons aux uns la science du *que retransché*, aux autres le secret du dactyle et du spondée final, à ceux-ci l'art de l'exorde et de